

Echos de Cannes

Festival de
Cannes 2009

13 au 24 mai 2009

(L'affiche du film (ci-contre) est un photogramme extrait de L'AVVENTURA de Michelangelo Antonioni ave l'actrice Monica Vitti - 1960)

13-24 MAI 2009

62^e FESTIVAL DE CANNES**Contenu :****Colonnes de droite**

(le nombre de films proposés par section est indiqué dans les parenthèses)

Page 3 à Page 10 :
La Compétition (20)

Page 10 à Page 12 :
Hors Compétition (7)

Page 12 à Page 18 :
Un Certain Regard (20)

Pages 18 à Page 19 : :
Semaine de la critique (10 + 14)

Page 19 à Page 21 :
Cannes Classics (24)

Page 22 à Page 24 :
2 films du Marché du film

Colonne de gauche

Vous trouverez dans les pages 2 à 9 les programmes des sections officielles et des principales sections parallèles

(En bleu, les films que nous avons pu voir)

Au menu 2009

A l'heure où j'écris ces lignes, Michael et Suzy Haneke sont repartis, ivres de bonheur, emportant une palme d'or bien méritée! La cuvée et le palmarès 2009 étaient, à mon goût, de très bonne qualité!

Je suis tentée de citer Edouard Waintrop, Directeur du Festival du Film de Fribourg et collaborateur de longue date du Journal **Libération**, qui a dit du "**Far East Festival**" qui s'est déroulé à Udine (Italie) du 24 avril au 2 mai 2009 : "...Il y a le plaisir de n'avoir pratiquement qu'un programme, c'est-à-dire à peu près sept films par jour projetés dans le même lieu, le Teatro Nuovo ... à Udine donc". Et c'est tellement vrai! Pouvoir voir tout ce qu'offre un Festival, une utopie qui hante tout cinéophile! Cannes, c'est l'abondance, c'est l'hypermarché, c'est le MMM : il y a tellement et plus encore, les choix sont douloureux, les attentes longues, souvent vaines, les remords et les regrets, légion! Mais c'est ce qui fait la renommée et le poids du plus célèbre Festival au monde!

Je n'ai donc pas vu **UP**, le film de la soirée d'ouverture (distribué par Disney en Suisse), et j'ai déjà décidé d'emblée de ne pas tenter

ma (mal)chance pour certains films déjà achetés par nos distributeurs. Quant à apercevoir la pointe d'un stiletto de Penelope Cruz ou une mèche de Robert Pattison, peine perdue. Les marches sont redoutablement gardées, les murailles humaines formées d'agents de la garde républicaine, de hordes de photographes officiels et de fans massés coupent complètement le champ de vision.

Pour e-media, je tente de découvrir à Cannes des films qui pourraient intéresser les visiteurs du site. Je signalerai les titres achetés pour la Suisse (avec le nom de la société de distribution). Certains distributeurs nous ont même demandé de leur communiquer nos coups de coeur. On nous fait confiance, ce qui nous flatte.

S'il est possible et honnête de trouver des dénominateurs communs pour l'offre 2009, il semble qu'elle propose avant tout des sujets liés à la violence latente ou déchaînée, à l'homosexualité, à la famille dans tous ses états, au mal-être social, et à l'imposture sous toutes ses formes.



COMPETITION (13/20)

Pedro ALMODÓVAR - **LOS ABRAZOS ROTOS** (Etreintes brisées) / Andrea ARNOLD - **FISH TANK** / Jane CAMPION - **BRIGHT STAR** / Isabel COIXET - **MAP OF THE SOUNDS OF TOKYO** / Michael HANEKE - **DAS WEISSE BAND** (Le ruban blanc) / Ken LOACH - **LOOKING FOR ERIC** / PARK Chan-Wook - **BAK-JWI** (Thirst, ceci est mon sang) / Elia SULEIMAN - **THE TIME THAT REMAINS** / Quentin TARANTINO - **INGLOURIOUS BASTERDS** / Johnnie TO - **VENGEANCE** / TSAI Ming-Liang - **VISAGE** / Lars VON TRIER - **ANTICHRIST** / Jacques AUDIARD - **UN PROPHÈTE** / Marco BELLOCCHIO - **VINCERE** / Xavier GIANNOLI - **A L'ORIGINE** / Ang LEE - **TAKING WOODSTOCK** / LOU Ye - **CHUN FENG CHEN ZUI DE YE WAN** (Nuits d'ivresse printanière) / Brillante MENDOZA - **KINATAY** / Gaspar NOE - **ENTER THE VOID** (Soudain le vide) / Alain Resnais - **LES HERBES FOLLES**

HORS COMPETITION (4/8)

Alejandro AMENABAR - **AGORA** / Terry GILLIAM - **THE IMAGINARIUM OF DOCTOR PARANASSUS** / Robert GUÉDIGUIAN - **L'ARMÉE DU CRIME** / Sam Raimi, **DRAG ME TO HELL** / Marina DE VAN - **NE TE RETOURNE PAS** / Pete DOCTER - **UP** / Stéphane AUBIER, Vincent PATAR - **A TOWN CALLED PANIC** / Jan KOUNEN - **COCO CHANEL & IGOR STRAVINSKY**

Dans ces pages cannoises, nous avons omis certaines sections de la Sélection officielle (Les Courts métrages et Cinéfondation) ainsi que deux programmes de la Sélection parallèle : Semaine Internationale de la Critique et ACID. La raison : nous n'avons pas eu matériellement le temps d'en découvrir le premier bout de pellicule!

Et il ne faut pas oublier l'offre du Marché du Film : cette année, il était possible d'y visionner plus de 1000 films dont 752 en avant-premières, dans 32 salles de projection réparties entre le Palais et les cinémas de la ville de Cannes ... En 2009, c'étaient quelque 11000 professionnels qui ont été accrédités au marché, dont au moins 2000 acheteurs, venant d'une centaine de pays C'est vous dire l'ampleur du Festival!

Le Jury officiel du 62e Festival de Cannes, présidé par Isabelle Huppert, a dévoilé son Palmarès lors de la Cérémonie de clôture du 24 mai 2009, qui a précédé la projection de **COCO CHANEL ET IGOR STRAVINSKI**, de Jan KOUNEN (Distribué en Suisse par Frenetic). La cérémonie était animée par Edouard Baer, qui cette année a été à peu près à la hauteur de ses fonctions de présentateur, ce qui ne fut pas le cas l'an dernier.

La **Palme d'Or** a été attribuée à **DAS WEISSE BAND** (Le Ruban blanc) réalisé par Michael HANEKE. Ce film a également reçu une **mention spéciale du Jury Oecuménique** du Festival 2009 et le **Prix de la FIPRESCI** (International Federation of Film Critics). Last but not least : le Haneke a également obtenu le **Prix de l'éducation nationale**.

Le **Grand Prix** du Festival a été décerné à Jacques AUDIARD pour **UN PROPHÈTE**.

Un **Prix du Jury (exceptionnel)** 2009 a été créé pour honorer **Alain RESNAIS**, et couronner l'ensemble de sa carrière et sa contribution exceptionnelle à l'histoire du cinéma.

Le **Prix de la mise en scène** a été remis à Brillante MENDOZA

pour **KINATAY**.

Deux **Prix du Jury** ont été attribués ex aequo : l'un à **FISH TANK** réalisé par Andrea ARNOLD. Et l'autre à **BAK-JWI** (*Thirst, Ceci est Mon Sang...*) réalisé par PARK Chan-Wook.

Le **Prix d'interprétation masculine** est remis à l'Autrichien Christoph WALTZ pour sa prestation dans **INGLOURIOUS BASTERDS** réalisé par Quentin TARANTINO. Le **Prix d'interprétation féminine** est décerné à Charlotte GAINSBURG pour son rôle dans **ANTICHRIST** réalisé par Lars von TRIER.

Le **Prix du scénario** va à MEI Feng pour **CHUN FENG CHEN ZUI DE YE WAN** (*Nuits d'ivresse printanière*) réalisé par LOU Ye.

Le **Prix Vulcain de l'Artiste-Technicien** est décerné à Aitor BERENGUER, mixeur son du film **MAP OF THE SOUNDS OF TOKYO** réalisé par Isabel COIXET.

"Autres" Prix :

Le **Prix du Jury Oecuménique 2009** va à Ken Loach pour **LOOKING FOR ERIC**.

Le **Prix Caméra d'Or** qui récompense un premier film va à Warwick THORNTON pour **SAMSON AND DELILAH** (Australie).

Le **Jury de la Caméra d'Or** a également décerné une **Mention spéciale** à **AJAMI** de Scandar COPTI et Yaron SHANI (Israël).

Le **Prix Un Certain Regard** va à Yorgos LANTHIMOS pour **DOG-TOOTH** (Grèce).

Le **Jury de Un Certain Regard** a également décerné deux Prix spéciaux ex-aequo à Mia HANSEN-LOVE pour **LE PERE DE MES ENFANTS** (France) et à Bahman GHOBADI pour **LES CHATS PERSANS** (Iran).



Les interprètes de **KASI AZ GORBEBAYE** **IRANI KHABAR NADAREH** (On ne sait rien des chats persans)



UN CERTAIN REGARD (10/20)

BONG Joon Ho - **MOTHER** / Lee DANIELS - **PRECIOUS** / Denis DERCOURT - **DEMAIN DES L'AUBE** / Bahman GHOBADI - **KASI AZ GORBEHAYE IRANI KHABAR NADAREH (No One Knows about Persian Cats)** / Hanno HÖFER, Razvan MARCULESCU, Cristian MUNGIU, Constantin POPESCU, Ioana URICARU: **AMINTIRI DIN EPOCA DE AUR (Tales from a Golden Age)** / Hirokazu KORE-EDA - **KUKI NINGYO (Air Doll)** / Pavel LOUNGUINE - **TZAR** / Pen-Ek RATANARUANG - **NANG MAI (Nymph)** / João Pedro RODRIGUES - **MORRER COMO UM HOMEM (Mourir comme un homme)** / Warwick THORNTON - **SAMSON AND DELILAH** / Yorgos LANTHIMOS - **DOGTOOTH** / Alain CAVALIER - **IRENE** / Heitor DHALIA - **À DERIVA (Adrift)** / Ciro GUERRA - **LOS VIAJES DEL VIENTO (Les Voyages du Vent)** / Mia HANSEN-LØVE - **LE PÈRE DE MES ENFANTS** / Nikolay KHOMERIKI - **SKAZKA PRO TEMNOTU (Tale in the Darkness)** / Yorgos LANTHIMOS - **KYNODONTAS (Dogtooth)** / Corneliu PORUMBIOIU - **POLITIST, ADJECTIV** / Haim TABAKMAN - **EYNAYM PKUHOT (Eyes Wide Open)** / Jean VAN DE VELDE - **THE SILENT ARMY (L'Armée Silencieuse)** // Raya MARTIN - **INDEPENDENCIA**

Mais revenons un peu sur le déroulement de ce 62^e Festival. Alors que l'année 2008 avait été marquée par une forte présence américaine, et pas des moindres (Clint Eastwood, Woody Allen, Steven Spielberg, James Gray, Steven Soderbergh, etc.), 2009 n'a connu qu'une soirée de montée de marches prestigieusement américaine, celle de *d'Inglourious Bastards* de Quentin Tarantino et de *Drag me to Hell* de Sam Raimi ! Certains critiques grincheux ont regretté que Cannes reprenne toujours la même coterie de réalisateurs et qu'en 2009, seule la cinéaste Isabel Coixet en soit à sa première compétition. Tous les autres élus avaient fait au moins une apparition dans l'illustre sélection auparavant. La distribution des prix semble trahir une certaine difficulté de choix : des prix ex aequo (*Fish Tank* et *Ceci est mon sang*, *Le père de mes Enfants* et *On ne sait rien des Chats Persans*), une palme d'or (*Das Weisse Band*) qui a tout de suite fait accuser la Présidente Huppert de copinage avec son réalisateur, un prix d'interprétation féminine à l'interprète principale d'un film décrié, conspué, ou qualifié de "raté". À l'aune de la baffe donnée en 2008 à Clint Eastwood,

le Festival de 2009 a fait mieux avec un autre maître vénérable : le prix décerné à Alain Resnais pour sa carrière a été remarqué et émouvant. Pas comme les prix de dernière minute lancés dans une tirade commune l'an dernier à Clint Eastwood et Catherine Deneuve. Le grand Clint n'avait pas daigné rester pour la cérémonie de clôture, et il a bien fait ! Alors, en 2009, on n'a peut-être pas vu une kyrielle de chefs-d'oeuvre qui font s'époumoner le public et/ou la critique, mais certes quantité de très bons films. Ce fut donc un voyage cinématographique des plus jouissifs pour les cinéphiles.

FILMS EN COMPÉTITION POUR LA PALME D'OR

J'ai eu accès à 13 des 20 films en compétition et je vous livre ci-après mes impressions, dans l'ordre ascendant de mes préférences. Le premier film cité est déjà oublié, le dernier est mon favori dans cette section, et il se trouve que c'est la **Palme d'or 2009** du Jury qui, lui, avait tous les éléments de comparaison !



SEMAINE DE LA CRITIQUE

Longs métrages (3/10)

Huacho, Alejandro Fernandez Almendras (Chili, France, Allemagne) / **Ordinary People**, Vladimir Perisic (Serbie, France, Suisse) / **Mal Dia para Pescar (Bad Day to go Fishing)**, Alvaro Brechner (Uruguay, Espagne) / **Sirta la Gal ba (Whisper with the Wind)**, Shahram Alidi (Irak) / **Altiplano**, Peter Brosens et Jessica Woodworth (Belgique, Allemagne, Pays-Bas) / **Rien de personnel**, Mathias Gokalp (France) / **Lascars (Round Da Way)**, Albert Pereira Lazaro et Emmanuel Klotz (France) / **Hierro**, Gabe Ibanez (Espagne) / **Lost Persons Area**, Caroline Strubbe (Belgique) / **Adieu Gary**, Nassim Amaouche (France) /

Parmi les titres en compétition (dont je ne peux rien dire), ces six ont été achetés par des distributeurs suisses: **Un Prophète** de Jacques Audiard, 2h30 (FilmCoo-pi), **A l'Origine de Xavier Giannoli**, 2h30 (JMH, Jean-Marc Henchoz), **Taking Woodstock** de Ang Lee 2h (Ascot-Elite), **Chun Feng Chen Zui de Ye Wan - Nuits d'ivresse Printanière** de Lou Ye, 1h55 (Frenetic), **Enter the Void** de Gaspar Noé, 2h30 (Frenetic), **Les Herbes Folles** d'Alain Resnais, 1h36 (Agora). Nous les découvrirons ensemble. Pour les 13 suivants, j'ai un petit peu d'avance :

1. **FACE - VISAGE - Tsai Ming-Liang - 2h18**

Dans ce film qui est une commande du Musée du Louvre, on découvre un réalisateur taïwanais du nom de Kong qui tourne à Paris (dans le Jardin des Tuileries et au Louvre même) un film qui explore le mythe de Salomé. On reconnaît Jeanne Moreau, Fanny Ardant, Nathalie Baye, Mathieu Amalric, Jean-Pierre Léaud dans le rôle du Roi Hérode, Laetitia Casta dans celui de Salomé. Kong crée de véritables tableaux vivants, oscillant entre excentricité et beauté extrêmes. Le tournage s'avère difficile, le réalisateur ne peut communiquer avec ses interprètes, sa mère meurt, tout se fige, tout le monde attend, nous aussi, et rien! (Distribué en Suisse par Columbus).

2. **THE TIME THAT REMAINS - LE TEMPS QU'IL RESTE - Elia Suleiman - 1h49**

François Ozon a écrit "**Le Temps qui reste**" en 2005, donc à ne pas confondre avec "**Le Temps qu'il reste**"! Compassé, lent, pesant, ennuyeux, le film ne réussit pas à nous intéresser au drame palestinien, et même s'il en est convaincu, Suleiman n'est pas le nouveau Buster Keaton ni le fils spirituel de Jacques Tati! Le meilleur cinéma sur le problème israé-

lo-palestinien reste celui fait par les Israéliens. Suleiman confond, lent, mini-boutades ou situations récurrentes, plans qui se veulent insolites, vide et silence avec art du cinéma.



Suleiman fait du Suleiman, et il devrait vraiment s'inspirer ailleurs : interminables plans fixes, effets sonores hors-champ, personnage qui traverse l'écran en sifflant une musique de film archi-connue (**The Godfather**), tout devient système, et c'est très fatigant. Sa relation sur l'histoire de sa famille (chrétienne palestinienne) de la conquête israélienne en 1948 à l'époque actuelle, en passant par les phases de révolte et de résignation de ses proches, se veut tellement épure qu'elle en devient incompréhensible, et qu'on attend avec impatience le mot FIN. (Distribué en Suisse par Frenetic).

3. **KINATAY - Brillante Mendoza - 1h40**

Un film sombre par le thème et le manque de lumière, une caméra qui ne cesse de bouger et balayer, comme, une image captée par un téléphone portable de moindre qualité. Mendoza fait-il sa petite crise "Dogma" ? On n'y voit rien dans cette cité de Manille grouillante et labyrinthique. Le film s'ouvre sur une courte intro, une scène diurne bien éclairée : celle du mariage d'un jeune aspirant-policier, et de la fête qui suit. Puis vient le corps du film, dans lequel on devine plutôt qu'on ne voit, tant c'est sombre, l'ultime randonnée d'une victime avec ses bourreaux. Dans ce sombre road movie, cinq hommes enlèvent une prostituée plus toute jeune, qui leur doit beaucoup d'argent parce qu'elle n'a pas payé sa drogue. Ils l'em-mènent à la campagne, dans une



**SEMAINE DE LA CRITIQUE
Courts et Moyens Métrages
(3/14) :**

Noche Adentro, Pablo Lamar (15') / **Slitage**, Patrik Eklund (18') / **Together**, Eicke Bettinga (14') / **Elo**, Vera Egito (8') / **Runaway**, Cordell Barker (8'40") / **C'est gratuit pour les Filles**, Marie Amachoukeli et Claire Burger (23') / **Tulum - La Virée**, Dalibor Matanic (15') / **Logorama**, François Alaux, Hervé de Crécy, Ludovic Houplain (16') / **Les Miettes**, Pierre Pinaud (31') / **Faiblesses**, Nicolas Giraud (27') / **6 Hours**, Moon Seong Hyeok (30') / **La Baie du Renard**, Grégoire Colin (12') / **1989**, Camilo Matiz (40') / **Espalhadas Pelo Ar**, Vera Egito (15') /

maison isolée, la torture, l'oblige une dernière fois à pratiquer son métier, puis la découpent en morceaux. On comprend rapidement que ce gang est composé de policiers corrompus qui, leur travail achevé, reviennent à Manille, dispersant en chemin les morceaux. Est-ce pour épargner la sensibilité des spectateurs que Mendoza a filmé en pénombre naturelle ? C'est un scrupule dont l'a certainement honoré le jury qui lui a donné le prix de la mise en scène ! Pour nous, le film est trop long, l'image trop sombre, les dialogues souvent inaudibles, et Mendoza aurait tout aussi bien pu dénoncer la corruption et l'horreur en éclairant ses scènes et en posant sa caméra sur un trépied ! (Pas acheté pour la Suisse).

4. ANTICHRIST - Lars von Trier - 1h44

Le monde a été créé par Satan, et non par Dieu et la femme est l'instrument du diable. Dans la première séquence (en noir et blanc), un couple fait l'amour devant la machine à laver qui tourne (on voit le hublot), tandis que leur petit garçon fait une chute fatale par la fenêtre. Divisé en chapitres (intitulés Grief (Chagrin), Pain (Douleur), Despair (Désespoir), les trois mendiants), le film suit le couple qui s'est isolé à Eden (sic!), une maison, perdue dans la forêt, pour tenter de survivre à son chagrin.



Le mari est psychologue, il établit un rapport de praticien à patiente avec sa femme et essaie de la guérir de leur traumatisme en la poussant dans ses derniers retranchements. Peu à peu, on cerne chez elle une personnalité violente et presque haineuse. Elle

est en train d'écrire une thèse sur la sorcellerie et la satanisation de la femme, source des maux passés, présents et à venir. Essayant de comprendre le signifié, je me suis perdue dans ce film alambiqué, misogyne, cauchemardesque, par moments répugnant (mutilations génitales, jet de sperme ensanglanté, reconversion d'une meule d'affûtage...). On n'ose à peine rire jaune lorsqu'un renard mutilé dit à la caméra "Chaos reigns!". Restent une photo (noir-blanc et couleur), des cadrages et une lumière souvent magnifiques, et des plans qui évoquent des toiles de Jérôme Bosch ou de Pieter Breugel l'Ancien. Lars Van Trier fait sans doute SA thérapie avec les images de ce film d'horreur, mais que NOUS apportent-elles ? (Distribué en Suisse par Ascot-Elite)

5. MAP OF THE SOUNDS OF TOKYO - CARTE DES SONS DE TOKYO - Isabel Coixet - 1h44

On y parle de la rencontre d'une jeune manutentionnaire travaillant aux halles du poisson (accessoirement tueuse à gages) et d'un marchand de vins espagnol installé à Tokyo. Elle a été engagée pour l'exécuter, elle tombe amoureuse de lui. Et le scénario greffe sur cette improbable situation les rapports entre la jeune femme et un preneur de sons qui semble lui avoir greffé un micro sous la peau, parce qu'il possède même les enregistrements des moments les plus intimes qu'elle passe avec son amant occidental dans une chambre d'hôtel ressemblant à l'intérieur d'un bus. On n'y croit pas une seconde, on s'y ennue beaucoup. (Pas acheté pour la Suisse)

6. BAK-JWI - CECI EST MON SANG - Park Chan-Wook - 2h13

Un jeune prêtre, accablé de son sentiment d'inutilité quitte le dispensaire religieux où il travaille, et se rend en Afrique. Il accepte de s'y faire inoculer un virus dévasta-



SEANCES SPECIALES (1/13)

The Red Shoes, Michael Powell et Emeric Pressburger / **Cendres et Sang**, Fanny Ardant / **L'Épine dans le cœur**, Michel Gondry / **Manila**, Adolfo Alix Jr et Raya Martin / **Min Ye (Dis-moi qui tu es)**, Souleymane Cisse / **No Meu Lugar**, Eduardo Valente / **Petition (La cour des Plaignants)**, Zhao Liang / **Jaffa**, Keren Yedaya / **My Neighbour, My Killer (Mon voisin, mon Tueur)**, Anne Aghion / **Une Vie toute Neuve**, Ounie Lecomte / **Jaffa**, Keren Yedaya / **Leçon de Cinéma des Frères Luc et Jean-Pierre Dardenne** / **Portrait de groupe avec Enfants et Motocyclettes**, Pierre-William Glenn /

teur afin de tester un nouveau vaccin expérimental. Il est le premier à survivre l'inoculation, mais il n'est plus le même : doté d'une force herculéenne et d'une soif inextinguible de sang, il revient au pays transformé en vampire. Et il tombe amoureux de Kim Ok-Vin, la femme d'un ami d'enfance! Comment aimer sans trahir ses vœux, comment se nourrir sans tuer ?



Le jeune vampire se découvre un génie inventif pour consommer du sang sans occire, allant s'abreuver du sang des mourants ou des comateux (la bande-son distille des gargouillis, borborygmes et bruits de succion très suggestifs quand notre prédateur en soutane étanche sa soif). Il découvre enfin les plaisirs de la chair et initie sa belle aux joies et aux jets de sang : une progressive descente aux enfers commence, qui s'accélère, comme le rythme du film, jusqu'à un final à la fois grotesque et grandiose, avec le sacrifice ultime du couple mutant au bord de la mer, face au soleil levant. (Pas acheté pour la Suisse)

7. LOS ABRAZOS ROTOS - LES ETREINTES BRISEES - Pedro Almodovar - 2h09

Almodovar règle certains comptes avec le cinéma, tout en rendant hommage à tous ceux qui font un film, derrière la caméra, et devant : un film sur le film. Mateo Blanco, autrefois réalisateur à succès, signe depuis 14 ans des scénarios sous le pseudo de Harry Caine. Pour lui, Blanco est mort dans l'accident qui a coûté la vie à Lena, l'amour de sa vie, une jeune femme qui était la maîtresse de

son producteur. Harry a survécu, mais a perdu la vue. Mais le passé le rattrape, lui rappelant sa folle passion et les manipulations cruelles de l'homme qui lui disputait Lena. **Etreintes brisées** est long, un peu ennuyeux, les situations improbables et très alambiquées. La démarche narrative m'a semblé touffue, et si ce film est à la fois l'histoire d'une folle passion et une réflexion sur les rapports de force dans le monde du cinéma, j'avoue qu'on s'y perd. Est-ce que ce réalisateur qui a perdu la vue est un reflet d'un Almodovar en panne d'idées ? Même si les acteurs sont excellents, même si la photographie est superbe, même si la femme incarnée par Pénélope Cruz est magnifique, même si la mère jouée par Blanca Portillo est splendide, je ne sais comment interpréter ces "étreintes brisées". Il ne reste au final qu'un hymne aux femmes, belles, aimantes, dévouées et généreuses, les hommes étant pathologiquement égocentriques. (Distribué en Suisse par Pathé)

8. BRIGHT STAR - Jane Campion - 2h

L'intrigue évoque la rencontre, quelque part au nord-est de Londres, entre le poète John Keats et la jeune Fanny Brawne, liaison platonique à laquelle la mort du poète à l'âge de 25 ans met un terme brutal. Jane Campion filme sagement et son film erre dans un académisme monotone. Elle suggère les barrières sociales, une possible amitié homosexuelle entre Keats et son protecteur, un certain Charles Armitage Brown, dans une campagne anglaise qui rendrait n'importe qui tuberculeux tant elle semble humide et froide. Pas de suspense, pas de changements de rythme, tout se déroule en son temps et à sa place. On a quelques hésitations à croire que la jeune fille toute simple, un peu solide gaillarde, que joue Abbie Cornish comprenne quelque chose à la poésie !



CANNES CLASSICS (4/24)
(Présidence d'honneur de Martin Scorsese)

Victim de Basil Dearden, UK 1961 / **The Molly Maguires** de Martin Ritt, US 1970 / **An uns glaubt Gott nicht mehr**, d'Axel Corti, Autriche 1982/ **The Red Shoes**, Michael Powell et Emeric Pressburger, UK 1948 / **L'Enfer retrouvé**, Henri-Georges Clouzot, FR 1964 / **A Brighter Summer Day**, Edward Yang, Taïwan 1991 / **Al-Momia**, Shadi Abdel Salam, Egypte 1969/ **Redes**, Emilio Gomez Muriel et Fred Zinnemann, Mexique 1936/ **Jeux de Tournage**, Stik Björkman, Suède/ **Accident**, Joseph Losey, UK 1967/ **Don Giovanni**, Joseph Losey, IT 1979/ **Les deux de la Vague**, Antoine de Baecque et Emmanuel Laurent, FR 1959 / **Il Bravo, il Bello, il Cattivo**, Claudio Bondi, IT 2009 / **Signore e Signori**, Pietro Germi, IT 1966 / **L'Avventura** de Michelangelo Antonioni, IT 1960 / **Giu la Testa** de Sergio Leone, IT 1971/ **Loin du Vietnam** de Joris Ivens, William Klein, Claude Lelouch, Agnès Varda, Jean-Luc Godard, Chris Marker, Alain Resnais, France 1967 / **Pierrot le Fou** de Jean-Luc Godard, FR 1965 / **Prince Yeonsan** de Shin Sang-ok, Corée 1961 / **Senso** de Luchino Visconti, IT 1954 / **Les Vacances de Monsieur Hulot** de Jacques Tati, FR 1953 / **Wake in Fright** de Ted Kotcheff, Australie 1971 / **Les Yeux sans visage** de Georges Franju, FR 1960



Ben Wishaw fait "déguisé" et semble réciter son texte, seul son physique émacié est convaincant. Les protagonistes se quittent et se retrouvent dans des décors qui font un peu studio, il est question d'attrance, de rejet, de barrières sociales, mais quoi qu'il se dise, quoi qu'il se fasse, le film ne sonne pas juste. C'est trop lisse, trop monocorde, ce qui est difficile à accepter pour un film centré sur le personnage d'un des plus grands poètes que l'Angleterre ait connus. (Distribué en Suisse par Pathé)

9. **FISH TANK - L'AQUARIUM - Andrea Arnold - 2h04**

Dans ce portrait d'une adolescente en pleine rébellion, on découvre Mia, une adolescente de 15 ans qui a été expulsée de son école et progressivement rejetée par ses amis. Elle vit dans un appartement exigu et miteux avec une mère immature qui aime mieux sortir et boire que s'occuper de ses deux filles. Face à Mia et sa petite soeur, il y a l'amant de sa mère, un homme dont l'attitude est chargée d'ambiguïté vis-à-vis de la jeune fille : Connor est extrêmement séduisant, et se plaît à jouer le Pygmalion, le père, le frère, l'amant ... Mia affronte la dureté du système qui l'exclut, celle de sa mère qui l'enferme pour être plus libre, celle du diktat des modèles féminins imposés par les médias. Ostracisée, enfermée, privée de son enfance, Mia tente de trouver sa voie dans un univers hostile. Un portrait qui ne manquera pas de toucher le jeune public. (Distribué en Suisse par Pathé)

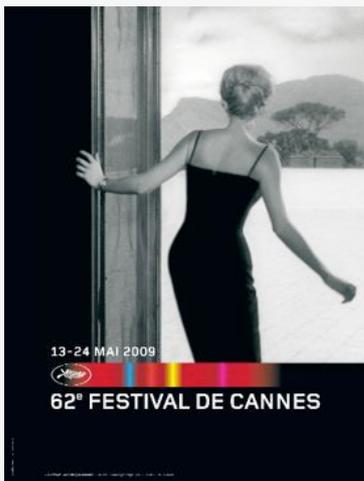
10. **VENGEANCE - Johnnie To -**

1h48

Un restaurateur français débarque à Macao pour venger le massacre de sa fille et sa famille. Il parle un anglais approximatif, mais il sait se débrouiller! Il dispose de fonds (il possède un restaurant, "Les Frères", sur les Champs-Élysées!) et loue les services d'un trio de tueurs. Personnage laconique, vêtu d'un imper noir et coiffé d'un chapeau noir à bords étroits, il rappelle (il est censé le faire) un héros de Jean-Pierre Melville dont il porte d'ailleurs le nom : Francis Costello. On devine qu'il ne fut pas toujours un paisible patron de restaurant : il sait tirer, et une balle plantée dans son cerveau provoque des pertes de mémoire irréversibles. Ce samouraï menacé d'amnésie (Johnny Hallyday) crève l'écran avec sa silhouette raide, son visage buriné, son regard inexpressif : personnage figé, voire grotesque, mais fascinant! Un peu comme le héros de **Memento** de Christopher Nolan, il note ce qu'il ne doit pas oublier. Ainsi il écrit "vengeance" sur toutes les photos de l'identité judiciaire prises sur les lieux du crime. Il prend même des photos des tueurs qu'il engage et note leur nom sur le Polaroid!



Cette amnésie latente est source de nombreuses scènes comiques : ainsi, Costello perdu dans la foule, sous une pluie battante, examine les photos de ses trois "parrains" et scrute les visages des centaines de passants abrités par des parapluies noirs (Johnnie To se cite!) Ou sa question aux trois hommes qu'il a payés pour tuer : "Que veut dire vengeance?" lorsque que sonne le glas de sa mémoire! On ne se détache pas



Premiers films concourant pour le prix de la Caméra d'Or : (Semaine de la Critique - 9)

Sirta la Gal ba (Whisper with the Wind), Shahrām Alīdī (Irak) / **Hierro**, Gabe Ibanez (Espagne) / **Mal Dia para Pescar (Bad Day to go Fishing)**, Alvaro Brechner (Uruguay, Espagne) / **Lascars (Round Da Way)**, Albert Pereira-Lazaro et Emmanuel Klotz (France) / **Adieu Gary**, Nassim Amaouche (France) / **Lost Persons Area**, Caroline Strubbe (Belgique) / **Rien de personnel**, Mathias Gokalp (France) / **Huacho**, Alejandro Fernandez Almendras (Chili, France, Allemagne) / **Ordinary People**, Vladimir Perisic (Serbie, France, Suisse)

(Un Certain Regard - 2)

Samson and Delilah, Warwick Thornton (Australia) / **Einaym Pkuhot (Eyes Wide Open)**, Haim Tabakman

(Séances spéciales - 5)

Une Vie toute Neuve, Ounie Lecomte / **Cendres et Sang**, Fanny Ardant / **Pétition (Pétition : La Cour des Plaignants)**, Zhao Liang / **No Meu Lugar (Eye of the Storm)**, Eduardo Valente / **Panique au Village**, Stéphane Aubier et Vincent Patar

(Quinzaine des Réalisateurs - 10)

Ajami, de Scandar Copti, Yaron Shani (Israël, Allemagne) / **Amreeka (Amerrika)**, Cherien Davis (USA, Canada, Koweït) / **La Famille Wolberg**, Axelle Ropert (France) / **Daniel y Ana**, Michel Franco (Mexique) / **Eastern Plays**, Kamen Kalev (Bulgarie, Suède) / **Here**, Ho Tzu Nyen (Singapour, Canada) / **I love you Phillip Morris**, Glenn Ficarra et John Requa (USA) / **Les beaux gosses**, Riad Sattouf (France) / **J'ai tué ma mère**, Xavier Dolan (Canada) / **Ka-raoke**, Chan Fui Chong (Malaisie)

du regard bleu de Johnny quand il joue pour Johnnie. Le réalisateur a ficelé une histoire semée de chiffres symboliques : trois tueurs aident Costello, trois autres ont éliminé sa famille; neuf fantômes surgissent des eaux (ceux des gens qu'il aimait et qui l'aimaient) pour rappeler à Costello sa mission; la femme qui le recueille vit avec sept enfants ... Cette comédie d'action alterne scènes de sulfatage dignes de John Woo (la bataille dé-rangée, à dix contre un, entre l'armada du caïd Fang qui progresse derrière d'énormes ballots de papier composté et les 3 fidèles de Costello; les rafales crépitent, les corps et les ballots éclatent, une page de Sudoku atterrit devant la caméra, tandis que Fang, juché sur une estrade, contemple, tel un chef de guerre romain, son combat!) et scènes presque burlesques (Costello posant sur des corps criblés de balles un manteau percé d'impacts, pour retrouver son propriétaire)! Et que dire de la scène où Costello, retombé en enfance, joue au foot avec des gamins sur la plage, sous l'oeil attendri de ses trois parrains ? Ou de celle où, les yeux au ciel, il récite le "Notre Père", agenouillé dans le sable ? On tire un nombre de balles incalculable dans ce film, mais on choisit son heure : les 3 mousquetaires de Costello (ils sont quatre avec lui) et les 3 assassins se rencontrent lors d'un pique-nique familial et décident de ne rien entreprendre devant les enfants qui n'ont "pas besoin de voir ça" ! Ce film est un l'hommage extrêmement original d'un cinéaste asiatique à un maître du film noir français. Engager une icône du show business français était une gageure, il faut espérer que le public du rocker Hallyday suivra ! (Distribué en Suisse par Pathé)

11. **LOOKING FOR ERIC - Ken Loach - 1h56**

Eric Bishop est un postier quinquagénaire, fan de Manchester United et adorateur d'Eric Cantona.

Il est père et grand-père, il s'occupe tant bien que mal des deux fils que lui a laissés sa femme dont il est séparé. Les deux adolescents sont en pleine crise de rébellion, font des bêtises, et Steve essaie d'oublier ses déboires et sa solitude dans l'alcool. Seule l'amitié de ses copains postiers fans de foot et ses conversations imaginaires avec le légendaire Cantona lui donnent un peu de réconfort. Cantona est son mentor virtuel, son gourou, son coach, l'ange gardien qui l'aide à se reconstruire et à reconstruire sa famille. Un film assez surprenant de la part de Loach : même s'il y a toujours un fond social très présent, on se trouve dans une comédie romantique et fantastique bon enfant, qui évoque l'importance des modèles médiatisés dans le destin des petites gens.



Le film parle de famille, d'amitié, de solidarité, de confiance dans l'autre, de la noblesse du sport et de figures charismatiques qui servent d'exemples. Investi de la sagesse, Cantona glisse d'aphorisme en aphorisme, balance des phrases sentencieuses mi-anglaises mi-françaises, et est drôle et touchant à la fois. On se délecte de voir les deux Eric danser le rock, se partager un joint, jogger de concert ! Cantona philosophe en permanence, et le film se conclut avec sa fameuse déclaration sur les mouettes suivant les chalutiers dans l'attente de sardines! Comprenne qui pourra! (Distribué en Suisse par FilmCooopi)

12. **INGLOURIOUS BASTERDS - Quentin Tarantino - 2h40**

Entre BD et western-spaghetti, l'uchronie mise en scène par Ta-



**Section parallèle hors Festival
QUINZAINE DES REALISATEURS (0/24)**

Ajami, de Scandar Copti, Yaron Shani (Israël, Allemagne) / **Amreeka (Amerrika)**, Cherien Davis (USA, Canada, Koweït) / **Carcasses**, Denis Côté (Canada) / **Daniel y Ana**, Michel Franco (Mexique) / **De Helaasheid der Digen (La Merditude des Choses)** de Félix Van Groeningen (Belgique) / **Eastern Plays**, Kamen Kalev (Bulgarie, Suède) / **Got Get Some Rosemary**, Josh et Benny Safdie (USA) / **Here**, Ho Tzu Nyen (Singapour, Canada) / **Humpday**, Lynn Shelton (USA) / **I love you Phillip Morris**, Glenn Ficarra et John Requa (USA) / **J'ai tué ma mère**, Xavier Dolan (Canada) / **Jal Aljido Motamyunseo (Like You Know It All)**, Hong Sangsoo, (Corée du Sud) / **Karaoke**, Chan Fui Chong (Malaisie) / **La Pivellina**, Tizza Covi et Rainer Frimmel (Autriche, Italie) / **La Terre de la Folie**, Luc Moullet (France) / **Le Roi de l'Evasion**, Alain Guiraudie (France) / **Les beaux gosses**, Riad Sattouf (France) / **Navidad**, Sebastian Lelio (Chili, France) / **Ne Change rien**, Pedro Costa (Portugal, France) / **Oxhide II**, Liu Jia Yin, (Rép. Populaire Chine) / **Polytechnique**, Denis Villeneuve (Canada) / **Tetro**, Francis Ford Coppola (Argentine, Espagne, Italie) / **La Famille Wolberg**, Axelle Ropert (France) / **Yuki & Nina**, Nobuhiro Suwa et Hippolyte Girardot (France, Japon) / **Hotaru**, Naomi Kawase

rantino permet enfin aux Juifs de régler leur compte aux Nazis. Le commando de 8 chasseurs de scalps nazis, les **"Inglourious Basterds"** fait un carnage chez les Nazis, sous la direction musclée du Lieutenant Aldo Raine (presque Aldo Ray!)! Il a au cou les marques laissées par la corde avec laquelle on l'a une fois lynché et il s'exprime comme un hill-billy. Raine a rassemblé une équipe de durs qui manient bates de base-ball et mitraillettes avec la même dextérité que le couteau, et marquent tout Nazi qu'ils laissent en vie... d'une croix gammée sur le front! Tarantino a emprunté son titre à Enzo G. Castellari, qui a commis **Bastardi senza Gloria** en 1978 : Castellari livrait dans cette version de **The Dirty Dozen (Les Douze Salopards, 1967, Robert Aldrich)** une orgie de scènes d'action et de morts violentes dans des bains de sang. Il n'en fallait pas plus pour émoustiller QT!!



C'est avec l'aide de ces féroces "Basterds" que Shosanna, une jeune Juive qui a survécu au massacre de sa famille, préparera l'Attentat qui changera le cours de l'Histoire parce que cette fois-ci, ça réussira!! Cette utopie très gore s'achève donc dans un brasier purificateur : dans un vieux cinéma parisien, Hitler et les principaux satrapes du 3^e Reich (Goering, Goebbels, Bormann, entre autres), assistant à la première d'un film de propagande nazie, **Stolz der Nation**, périssent dans un feu allumé avec des copies de films nitrate! Comme quoi, le cinéma peut tout! Du film de Castellari, Tarantino n'a repris que le titre, en l'agrémentant de fautes d'orthographe (une orthographe approximative pour chacun des

mots, un rappel de l'anglais des titres de westerns revisités par les Italiens dans les années 1960 et 1970)! **Inglourious Basterds** profite d'un excellent casting international, passe, dans des dialogues extrêmement savoureux, allègrement d'une langue à l'autre, joue sur les accents et trouve d'habiles prétextes pour imposer l'anglais dans la plupart des scènes! Et face à ces bâtards-vengeurs, un extraordinaire acteur autrichien parfaitement polyglotte, Christoph Waltz, dans le rôle du patelin et sadique Colonel nazi Hans Landa et la formidable comédienne française Mélanie Laurent dans le rôle de Shosanna Dreifus, une Anne Frank qui a échappé à ses bourreaux et revient les châtier!. (Distribué en Suisse par Universal Pictures)

13. DAS WEISSE BAND - LE RUBAN BLANC - Michael Haneke - 2h24

Michael Haneke nous fait pénétrer dans une petite communauté allemande, en 1913, et examine leur Schein und Sein (paraître et être), à la recherche des signes précurseurs, des germes du totalitarisme qui atteindra son apogée avec le 3^e Reich. Il ne condamne personne en particulier, il montre une société muselée et ligotée par les interdits, fustigeant durement la transgression. Il présente des notables puritains et mégalomanes au sommet d'un système répressif et hypocrite.



Le narrateur est le vieil instituteur du village, évoquant les faits dont il fut témoin : il raconte des incidents, (se) pose beaucoup de questions, mais nulle réponse ne nous sera livrée.

À nous de développer une réflexion sur certaines images: la crucifixion avec des ciseaux d'un colibri appartenant au pasteur, les

secrets sordides du médecin, la corde tendue pour le faire chuter à cheval, le saccage du jardin potager appartenant au baron, la maltraitance de l'enfant trisomique, autant de dérapages qui ne trouvent explication, parce que les membres de cette communauté sont au-dessus de tout soupçon et que le silence doit régner. En dépit des incidents de plus en plus graves, la chape de silence perdurera. La photo noir-blanc évoque un sévère album du passé, la langue parlée est riche en périphrases, en termes génériques qui permettent de ne pas prononcer des mots honteux. Langage, intrigue, protagonistes, reconstitution d'une époque, tout excelle à faire

vivre devant nous une communauté ligotée et muselée dans un ordre rigide et absolu ! Le titre évoque un ruban blanc, signe de péché et de pénitence, que le pasteur fait porter à ses aînés pour que chacun voie qu'ils aspirent à la pureté, après avoir été châtiés. Le film s'achève au moment de l'assassinat de Sarajevo. Une oeuvre à visionner et discuter dans les cours d'histoire, et de psychologie. Une occasion de lire les écrits de la sociologue-philosophe polonaise Alice Miller "C'est pour ton bien" (vf, 1985) et de discuter sa théorie de la *pédagogie noire* (Distribué en Suisse par FilmCoopi)

FILMS HORS COMPÉTITION

Plus j'avance dans mon billet sur les films du Festival, plus je constate que lesdits films sont longs. La durée standard de 90 minutes est dépassée, et il est très fréquent que l'on ressorte d'une projection en estimant que le film aurait gagné à être plus court. Mais que veut-on, c'est "tendance" ! Je peux vous commenter quatre des huit films hors compétition, mais je vous rassure, ils ont tous été achetés pour la Suisse : ***A Town called Panic***, de Stéphane Aubier et Vincent Patar (Distribué en Suisse par Frenetic), ***Ne te retourne pas***, de Marina de Van (Distribué en Suisse par Frenetic), ***Coco Chanel & Igor Stravinsky*** de Jan Kounen (Distribué en Suisse par Frenetic) et ***UP***, de Pete Docter (Distribué en Suisse par Disney).

1. ***DRAG ME TO HELL - JUSQU'EN ENFER - Sam Raimi - 1h39***

Sam Raimi a tenté de revenir à un genre qui a fait son succès : la comédie d'épouvante bien gore. Dans cette histoire de malédiction,

une jeune employée de banque se voit jeter un sort (sous forme de bouton!) par une vieille femme à laquelle elle a dû refuser un prêt hypothécaire. Il lui faut se débarrasser à tout prix d'un bouton ensorcelé si elle ne veut pas finir en enfer. On croit devoir reconnaître une image de société : les indignes mis à la rue par le système capitaliste. Mais la démonstration ne va guère plus loin : Sam Raimi veut surtout nous servir une bonne rasade d'asticots, insectes, vomis, bave, bile et autres déjections !



Raimi essaie de retrouver des scènes à *Evil Dead*, il nous fait rire et ne nous fait jamais peur, c'est quelquefois répugnant, en particulier quand des liquides immondes sont directement vomis dans la bouche de la proprette héroïne. Mais lorsque celle-ci est agressée par un mouchoir ensorcelé ou qu'elle découvre que le cake-maison offert à ses futurs

beaux-parents grouille de vermine, on rigole! Les dialogues sont répétitifs, le boy-friend de la jeune fille est ennuyeux et son rôle inutile, seule la visite aux parents du fiancé, bourgeois coincés, revêt un comique un peu plus élaboré. On se prend à rêver à la trilogie des *Evil Dead* (1981, 1987 et 1992) dont les effets, même burlesques, nous avaient ravis. Peut-être changerions-nous d'idée si on revoyait ces films "culte"... (Distribué en Suisse par Universal Pictures)

2. L'ARMEE DU CRIME - Robert Guédiguian - 2h19

À Paris, sous l'occupation allemande, Missak Manouchian (poète arménien en exil) est chargé par l'Internationale communiste de constituer un groupe de résistants. Manouchian réunit autour de lui des militants hongrois, polonais, roumains, italiens, espagnols qui s'organisent dans la lutte armée contre l'occupant. Traqué par les polices française (qui envoie à la mort sans états d'âme Tziganes, Juifs, homosexuels, réfugiés de toutes nationalités, etc.) et allemande qui travaillent main dans la main, le groupe Manouchian tombe aux mains de ses bourreaux. Après une parodie de procès fait à cette armée dite "du crime", un ramassis de "métèques, terroristes, juifs, bolchéviques, ennemis de la France", ils sont fusillés au Mont Valérien en 1944.

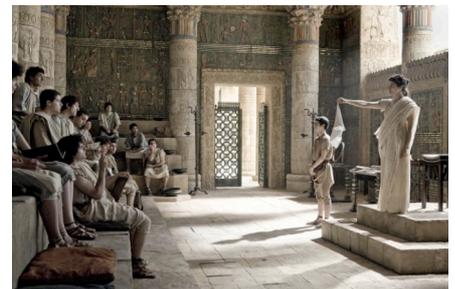


Le film commence par l'épilogue, le transport des condamnés au lieu d'exécution, tandis qu'une voix énumère les noms de ces héros "morts pour la France". Ces "étrangers" se sont sacrifiés pour la France, cette France d'inégalités et d'affrontements. Guédi-

guian, dans une reconstitution fidèle de la France du Maréchal, laisse la parole à des êtres mus par un idéal très fort et un courage qu'on ne peut qu'admirer. L'existence du groupe fut éphémère, son action déterminée et déterminante, comme le souligne ce film à vocation pédagogique que Guédiguian a tourné en 12 semaines. Un film qui devrait certes intéresser enseignants et étudiants. (Distribué en Suisse par Frenetic)

3. AGORA - Alejandro Amenabar - 2h21

Ce film épique dont l'action se situe à Alexandrie entre les IV^e et V^e siècles après Jésus-Christ, traite des guerres de religions dans un péplum à gros budget (une reconstitution magnifique de l'architecture et des modes de l'époque). *Agora* distille des scènes de grande violence dans un pays en proie aux guerres de religion, la plus féroce étant la religion chrétienne qui organise pogroms et lapidations pour éliminer païens et Juifs. *Agora* pose les bonnes questions, des interrogations très actuelles, et juge le monde contemporain à travers l'histoire d'une femme érudite vivant à Alexandrie à l'heure du déclin de l'Empire romain.



Il raconte le destin d'Hypatia d'Alexandrie, mathématicienne et philosophe, fêlée d'astronomie, une scientifique païenne qui fut confrontée aux luttes de pouvoir entre Chrétiens, Juifs et représentants des autres religions. Hypatia succomba aux règles misogynes des vainqueurs, les Chrétiens, les fascistes de l'époque. Amenabar

dénonce l'intolérance sanguinaire des religions, avides d'assurer leur prédominance. Un film à vocation pédagogique incontournable et magnifique. (Distribué en Suisse par Ascot-Elite).

4. **THE IMAGINARIUM OF DOCTOR PARNASSUS - Terry Gilliam - 2h02**

Gilliam revient avec un scénario original, le premier qu'il a écrit depuis **Brazil**. Sa vedette, Heath Ledger, est morte en cours de tournage. On savait que Gilliam n'avait pas retourné entièrement le film avec un autre comédien, mais qu'il s'était débrouillé autrement. J'étais de ceux qui ignoraient qu'il avait demandé à trois stars (Johnny Depp, Jude Law et Colin Farrell) de reprendre le rôle de Heath Ledger dans les scènes oniriques. Le résultat est un formidable conte fantastique pour ce "film des amis de Heath Ledger".



Avec sa roulotte-théâtre ambulante à deux étages, "The Imaginarium", le Docteur Parnassus offre au public de Londres l'occasion unique d'aller de l'autre côté d'un miroir magique et de vivre pleinement leurs fantasmes, leur univers de rêve. Seule condition : une seule personne est invitée à la fois! Mais le Docteur Parnassus n'est pas un mécène sans reproche : pour s'assurer l'amour et l'immortalité, il a fait un arrangement avec le diable. L'heure de payer est venue et le prix, c'est sa fille chérie. Pour sauver la jeune fille, Docteur Parnassus entame de nouvelles négociations avec le Diable, aidé en cela par un jeune et séduisant dandy du nom de Tony (Heath Ledger). De toute façon, on découvre que le Diable est joueur, et qu'il aime relancer le

jeu, plutôt que d'emporter la mise!

L'imagination débridée de Gilliam explose dans ce film, les mondes oniriques sont superbes, luxuriants, rutilants. Rarement film n'a offert une telle richesse visuelle tout en ouvrant une réflexion sur les choix et les priorités, et sur une société dominée par des gangsters à col blanc, des obsédés de la consommation et des organisations philanthropiques qui n'ont de philanthropique que le nom. À faire absolument découvrir à notre jeune public. (Distribué en Suisse par Pathé).

SECTION : UN CERTAIN REGARD

Les films de cette section étaient chacun, à plus d'un titre, fortement intéressants. S'il me fallait donner des notes de 1 à 10 (excellent), je les gratifierais de notes dans une fourchette de 6 à 9! Parmi les films qui étaient montrés, voici les titres de ceux que j'ai manqués, et qui ne sortiront peut-être pas sur les écrans suisses :

Alain CAVALIER - **IRENE** / Heitor DHALIA - **À DERIVA** / Ciro GUERRA - **LOS VIAJES DEL VIENTO** / Mia HANSEN-LØVE - **LE PÈRE DE MES ENFANTS** / Nikolay KHOMERIKI - **SKAZKA PRO TEMNOTU** / Yorgos LANTHIMOS - **KYNODONTAS** / Raya MARTIN - **INDEPENDENCIA** / Corneliu PORUMBOIU - **POLITIST, ADJECTIV (Distribué en Suisse par Look Now)** / Haim TABAKMAN - **EYES WIDE OPEN (Distribué en Suisse par Look Now)** / Jean VAN DE VELDE - **THE SILENT ARMY**.

Il y avait vingt films dans cette section, voici les dix sur lesquels je peux m'exprimer.

1. Pen-Ek RATANARUANG - **NANG MAI (Nymph)** - 1h49

Ce thriller fantastique se déroule dans un univers animiste et parle de la rencontre des humains et des esprits de la forêt. Cette forêt que les hommes maltraitent, ces arbres que l'on abat. Or, dans la nature, chaque plante est habitée par un

esprit. Ces esprits de la forêt vont aller ici au-devant des hommes. Ils ne sont pas effrayants, ils ne sont pas différents.

Quelque part dans la forêt, une jeune fille a jadis été agressée par deux hommes dont les corps furent retrouvés dans les eaux d'une rivière. La jeune fille, quant à elle, ne réapparut jamais. C'est dans cette même forêt que May va se rendre avec son mari Nop, chargé d'un reportage photo sur la faune et la flore. Nop est photographe, May a sa propre carrière et une liaison adultère. Nop s'immerge dans une communion totale avec la forêt, s'émerveille, ne se lasse pas de photographier les animaux et les plantes, tandis que May s'accroche à son ordinateur et à son portable. Un jour, Nop découvre un grand arbre "triste" au tronc fort et noueux, un arbre qui semble l'appeler. Il disparaît, et May le recherche vainement. Elle finit par retourner seule à la maison, réalisant enfin combien elle tient à son mari et à leur mariage. Lorsqu'il réapparaît, quelques jours plus tard, il est un autre : détaché des réalités matérielles, proche de la terre, des plantes et des animaux. Il va peu à peu entraîner May à sa suite. Ce récit lent, poétique, aux dialogues rares, n'était pas toujours très clair pour moi, et je n'ai pas vraiment goûté le message animiste et l'appel écologique lancés.

2. Bahman GHOBADI - **KASI AZ GORBEHAYE IRANI KHABAR NADAREH (On ne sait rien des Chats Persans - No One Knows about Persian Cats)** - 1h06

Ghobadi est encore en pleine dépression, il a quitté l'Iran et souhaite à haute et intelligible voix que la République islamique disparaisse ! L'Iran des Mollahs est un asile de fous ! Les jeunes doivent se cacher pour écouter, qui plus est, pour jouer de la musique

occidentale, crime puni de prison et de coups de fouet! Ghobadi, compagnon de la journaliste Roxana Saberi qui a failli finir ses jours dans les geôles iraniennes cette année, vit en exil. On suggère que la libération de la jeune femme avait peut-être quelque chose à voir avec les feux de l'actualité braqués à Cannes sur Ghobadi : la république islamique aurait essayé de faire bonne figure en la relâchant ?

Dans le film dont le titre français n'est pas encore vraiment défini, deux musiciens underground, une fille et un garçon, essaient à leur sortie de prison de former un groupe et par la même occasion, d'organiser un concert public (clandestin) avant de quitter définitivement l'Iran. Ils rêvent de se produire sur les scènes d'Europe. Mais que faire sans argent et sans passeport ? Il faut trouver des faux papiers, un local et des gens sûrs. Commence une longue errance dans Téhéran, souvent à trois sur une moto. Le film offre beaucoup de séquences drôles, entre autres lors de la répétition dans une étable, ou lors de confrontations avec l'implacable bureaucratie de la République islamique.

Le film n'a aucune chance d'être montré en Iran, tant à cause de la musique qu'on y joue que de la dénonciation de la censure et de la répression en République islamique. Ghobadi nous offre une incursion dans un milieu musical très riche parmi des interprètes de talent. Les textes sont parfois en farsi, parfois en anglais. Le film a été tourné à la sauvette, pendant 17 jours, à Téhéran : aux questions des forces de l'ordre, l'équipe répondait qu'il s'agissait d'un documentaire sur la drogue. Les flous, les mouvements brusques de caméra, le grain de la photo semblent découler de l'angoisse d'être découverts et punis par une machine étatique oppressive. Un hymne au cinéma et à la musique underground, un plaidoyer pour la liberté d'expression artistique dans un film très tou-

chant. Le titre français n'est pas encore arrêté : d'où les variantes dans cet article. (Distribué en Suisse par Frenetic).

3. João Pedro RODRIGUES - **MORRER COMO UM HOMEM (Mourir comme un homme) - 2h13**

Le film commence par une longue séquence de nuit, de la caserne à la forêt. Simple exercice de routine ou manoeuvres de guerre ? Deux soldats s'accouplent contre un arbre, puis l'un d'eux (on saura par la suite qu'il s'agit de Zé Maria, le fils du personnage principal) abat son partenaire sous les fenêtres d'une maison au travers de laquelle on aperçoit une créature belle et mystérieuse.



Changement de décors : Tonia, un travesti vieillissant, vit à Lisbonne où elle donne des spectacles de drag-queen dont le succès va diminuant, Tonia ne se renouvelle pas et la direction a engagé une somptueuse rivale noire qui a la moitié de son âge! Tonia vit avec Rosario, son jeune amant et fils putatif. Sans oublier sa petite chienne Agustina. Rosario encourage Tonia à se faire opérer pour être totalement femme, opération qui nous est expliquée par le chirurgien en début de film à l'aide d'un origami (pliage de papier) très suggestif ! Tonia hésite à se faire opérer, d'autant plus que ses implants mammaires sont en train de se nécroser et qu'elle devra les faire ôter, si elle veut vivre. Entre disputes et réconciliations, Tonia et Rosario décident de partir en excursion, et se retrouvent dans la forêt de la première séquence. Dans la superbe maison au coeur de la verdure, ils font la connaissance de Maria, une femme mystérieuse, qui déclame des poèmes

de Rilke - en allemand ! - et les aide à mieux s'aimer. (Pas acheté pour la Suisse)

4. BONG Joon Ho - **MOTHER - 2h10**

Une mère aimante et passablement possessive tente et accomplit l'impossible pour innocenter son fils accusé d'avoir tué une jeune fille. Elle va mener sa propre enquête et découvrir le fin mot de l'histoire. Entre polar, mélodrame et comédie noire, ce portrait de femme un peu monstrueuse est passionnant d'un bout à l'autre. Monstrueux aussi son fils, un velléitaire, un asocial qui n'assume jamais (en serait-il capable?) la responsabilité de ses actes, et derrière lequel maman vient toujours nettoyer. Le film commence par une scène étrange : la mère déambule dans un champ qui s'étend à perte de vue, puis elle se met à danser, le regard perdu au loin, très loin. Cette scène se répète, presque à l'identique, à la fin du film : image qui souligne le décalage de la mère par rapport à son environnement, sa solitude, son aliénation mentale. (Pas acheté pour la Suisse)

5. Hirokazu KORE-EDA - **KUKI NINGYO (Air Doll) - 2h05**

Dans ce conte philosophique fantastique, un Japonais moyen (dont la vie doit être assez vide!) a trouvé non pas un fils (il aurait fabriqué un Pinocchio), mais la créature de ses rêves, en une poupée gonflable avec laquelle il partage sa vie quotidienne, ses repas et son lit.



La poupée prend peu à peu vie, son coeur se met à battre, son corps devient mobile, et elle

s'échappe pour découvrir le monde extérieur, les rues, les gens, les us et coutumes du Japon. Elle tombe amoureuse d'un employé dans un vidéoclub et partage désormais son temps entre le magasin où elle apprend le métier de vendeuse (elle connaît bientôt un large éventail des films célèbres et très demandés), les étreintes du jeune homme et celles de son propriétaire. Elle découvre ce que c'est d'être humain, d'aimer et de souffrir. L'actrice (irrésistible dans son déguisement de soubrette avec son sac en forme de pomme) interprète à merveille ce personnage exceptionnel : posture un peu rigide, gestuelle saccadée, parler cristallin, elle porte le film! La caméra filme calmement, la musique n'est jamais envahissante, les couleurs sont saturées, et la balade de cette Alice nipponne au pays des merveilles nous fait sourire plus d'une fois, tout en nous offrant une étude sociale qui ne manque pas d'intérêt. (Distribué en Suisse par Trigon)

6. Hanno HÖFER, Razvan MARCULESCU, Cristian MUNGIU, Constantin POPESCU, Ioana URICARU: **AMINTIRI DIN EPOCA DE AUR (Tales from a Golden Age) - 2h18**

Amintiri Din Epoca de Aur se compose de cinq histoires, cinq légendes dites urbaines racontant les aléas du quotidien des petites gens dans la Roumanie communiste, durant l'"âge d'or" du règne Ceaucescu! Ces historiettes sont drôles, étranges, caractérisées par un humour absurde et irrévérencieux, quelquefois très angoissantes, un reflet du quotidien d'alors. On y découvre les trucs et combines auxquelles avaient recours les Roumains pour survivre sous le joug de la dictature. On y présente le poids étouffant de la bureaucratie, la tyrannie du parti unique et du contrôle idéologique, les difficultés économiques et la nécessité du marché noir. Une

évidence est commune aux cinq épisodes : on ne survit qu'en volant l'Etat! Mais malheur à qui se fait prendre! La forme du film à sketches qui a eu sa gloire dans les années 1970 peut paraître un peu obsolète de nos jours. Mais que peut demander de plus un enseignant d'histoire que cinq courts métrages de qualité pour parler de l'organisation sociale d'un pays de l'Est dans les années 1980? Le tableau est complet, les personnages souvent truculents et les moyens mis en oeuvre sont simples et efficaces : une leçon de cinéma sous la direction du jeune génie, Cristian Mungiu. (Distribué en Suisse par Frenetic)

7. Pavel LOUNGUINE - **TZAR - 1h56**

1565. Ivan le Terrible, tsar de Russie, subit une défaite dans la longue guerre qui l'oppose à la Pologne. Il ne voit autour de lui que trahison, et sombre peu à peu dans un délire mystique. Il terrorise son peuple avec sa milice privée, les "Chiens du Tsar", dont le signe de reconnaissance est une tête de chien accrochée à leur selle. Ces Chiens plongent la Russie dans un bain de sang, torturant et tuant à leur guise. Le Chef de l'Eglise russe, le Métropolitain, démissionne et se réfugie dans un monastère. Ivan le Terrible, croyant voir des signes et pouvoir les interpréter, élève son ami d'enfance Filipp au rang de Métropolitain. Filipp entre bientôt en conflit avec le Tzar, tentant de sauver des innocents de la cruauté d'Ivan dont la paranoïa va augmentant. Les deux hommes vont s'affronter ouvertement.



Piotr Mamonov (Ivan) porte le film et crève l'écran avec son regard dément dans un visage osseux,

ses soliloques (en tenue de pénitent) avec Dieu, ses fureurs vengeresses ! Ses affrontements avec Filipp (Oleg Yankovsky) sont des moments inoubliables du film. Leurs échanges sur Dieu et la responsabilité humaine imposent son rythme à un long-métrage découpé en quatre segments (la prière, la guerre, le sacrifice et le divertissement du tsar) qu'on perçoit comme une progression vers la folie totale de la figure centrale du film. Influencé par son entourage opportuniste et servile, Ivan IV s'enfonce dans la folie et la solitude. Le film étudie la relation de deux hommes avec un même Dieu, et leur interprétation radicalement différente de la parole divine. Oleg Yankovsky (Filipp), une des figures classiques du cinéma russe, n'a pas pu vivre la première du film à Cannes, il a succombé des suites d'un cancer le 20 mai 2009, à l'âge de 65 ans. (Pas acheté en Suisse)

8. Denis DERCOURT - **DEMAIN DES L'AUBE** - 1h36

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
 Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
 J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
 Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.
 Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
 Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
 Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
 Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.
 Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
 Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
 Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
 Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.
 C'est à Victor Hugo que Denis Dercourt a emprunté son titre : le poème **Demain dès l'Aube**, ex-

trait du recueil "**Les Contemplations**", parle d'amour et de voyage vers la mort. Dercourt signe ici une sorte de thriller en huis clos, qui se joue entre deux réalités, celle de la normalité quotidienne, et celle du rêve concrétisé. Là où les internautes s'éclatent dans des univers virtuels, les héros du film se retrouvent dans une société napoléonienne où l'on vénère les valeurs de l'empire et de son empereur.



Le film surprend dès le début, : on assiste à un duel entre officiers de la Grande Armée. Un film à costumes ? Et bien non, après le générique, on se retrouve en plein XXIe siècle! Paul est un pianiste connu, son mariage bat de l'aile, il décide de prendre un peu de distance et d'aller vivre au chevet de sa mère malade, laquelle vit avec son frère cadet Mathieu. Paul en profite pour se rapprocher de Mathieu, passionné d'histoire, magasinier de son état, mais surtout officier de la Grande Armée dans une société "napoléonienne" qui revit indéfiniment la gloire de la Bataille de Wagram. Paul accepte de suivre son jeune frère à l'une des réunions, et se trouve peu à peu happé par cet univers fascinant, auquel les autres se connectent et duquel ils se déconnectent sans problème. Mais pour Paul, la navigation entre les deux mondes finit par être impossible et le jeu de rôles tournera au drame. Entre instants de musique, rencontres, duels, jeux de rôle et vie quotidienne, Dercourt réussit à construire un suspense dramatique intense. Un film qui ne manque pas d'intérêt pour tous les habitués des réalités et jeux virtuels, une excellente source de débat pour une meilleure compré-

hension de notre société. (Distribué par Agora en Suisse)

9. Warwick THORNTON - **SAMSON AND DELILAH** - 1h41

Samson and Delilah a été tourné dans la communauté de Jay Creek, en plein désert australien, à 45 km à l'ouest d'Alice Springs. Scénariste, réalisateur et chef opérateur, Warwick Thornton est aborigène d'Alice Springs, comme ses deux interprètes, Rowan McNamara et Marissa Gibson. Samson et Delilah vivent dans une petite communauté isolée. Durant les vingt premières minutes du film, on est agacé par la répétition des scènes, reflet de la vie quotidienne vide et monotone. Les jours se ressemblent, rien de ne passe, rien ne change. Delilah confectionne, avec sa grand-mère, des peintures aborigènes qu'elle vend à bas prix à un revendeur. Samson grandit seul, rêve de devenir musicien, et se shoote à la benzine, faute de mieux. Il aimerait s'installer chez Delilah, mais elle ne veut rien savoir de lui. Un jour, la grand-mère est retrouvée morte. Delilah, accusée de négligence, est battue par les anciens. La survie hors de la communauté est difficile, Samson et Delilah sont rejetés de partout, ce qui les rapproche. Ils découvrent qu'être à deux peut aider à vivre.



Samson et Delilah est un film quasi mutique, en raison principalement de la surdité du personnage de Samson. Avec Delilah, il entame une errance sans autre but que la survie. Les personnages peinent à communiquer, qui plus est à entamer une relation amoureuse. Samson sniffe à longueur de journée de l'essence qu'il siphonne directement des ré-

servoirs de véhicules etc.

Malgré une apparente vacuité existentielle, il y a, dans les errances des deux personnages entre la société "moderne" et la vie aborigène, une forme d'apprentissage, une lueur d'espoir. Les images du no man's land sont fort belles ... mais le désert n'est-il pas toujours photogénique ? Les rencontres avec d'autres misères, d'autres violences, mais aussi d'autres solidarités ponctuent le film, pour lui permettre de s'achever sur une faible lueur positive. L'exclusion des aborigènes est dramatique, et le chemin à faire jusqu'à ce qu'ils soient respectés par la société blanche semble interminable. Un film à faire découvrir à notre jeune public. (Distribué en Suisse par FilmCoopi).

10. Lee DANIELS - **PRECIOUS** - 1h49

Claireece "Precious" Jones, obèse, analphabète, mère-célibataire et enceinte pour la deuxième fois (de son père très absent) à l'âge de 16 ans, n'attend rien de la vie. Elle vit à Harlem, obéissant sans broncher à son gros tas de mère qui ne bouge pas du taudis qui leur sert d'appartement et passe son temps à fumer, boire, se droguer et bouffer.



Une vie de misère et de violence extrême : la mère tyrannise et terrorise sa fille qu'elle jalouse, parce que son homme la lui a préférée. Elle l'empêche d'aller à l'école, et l'oblige à aller mentir aux services sociaux pour obtenir des allocations. Precious se laisse commander, mais garde, tout au fond de sa soumission, une dose de résistance et un pouvoir d'imagination salutaires. Elle

nation salutaires. Elle s'évade dans sa tête, s'imaginant dans le show biz, vêtue de tenues rutilantes; ou elle se regarde dans le miroir et voit une svelte et blonde beauté! À l'école publique dont on l'a renvoyée, Precious était la risée de tous à cause de son poids. Elle décide de s'inscrire dans une école spéciale et d'apprendre à lire et écrire. Peut-être y a-t-il là pour elle un moyen de s'en sortir. L'actrice Gabourey "Gabby" Sidibe, 24 ans, est extraordinaire : elle EST Precious! Lee Daniels a adapté pour l'écran un récit de la romancière noire américaine Sapphire (le roman **Push** raconte les efforts courageux d'une jeune fille qui, malgré tous les facteurs contraires, cultive les mêmes rêves et fantasmes que ceux qui ont plus de chance qu'elle) qui dénonce un monde ayant décidé que le "beau" correspond à des critères précis et exclusifs. Trait de génie, Daniels a fait appel à Mariah Carey, qui joue, sans maquillage, une assistante sociale, et à Lenny Kravitz qui incarne un infirmier : ces icônes noires du show biz dans des rôles de support décuplent la force du film. L'écriture est teintée d'humour, le film ne tombe jamais dans le misérabilisme et ne s'enferme pas non plus dans le conte de fée, ce qui lui donne une force remarquable. On est frappé en plein cœur par les conditions sociales déprimantes qui semblent condamner le personnage principal. Sa vaillance souvent étouffée par la résignation, sa rage qui stimule l'envie de s'en sortir, sa force nous inspirent le respect. Le personnage de Precious est bouleversant et attachant. Une réflexion sur les modèles imposés par les médias et sur l'exclusion sociale. Le film n'est pas (encore ?) acheté pour la Suisse, mais il va sortir en DVD! À ne pas manquer!

SECTION : SEMAINE DE LA CRITIQUE (longs métrages):

La section "Semaine de la Critique" proposait dix longs métrages parmi lesquels j'ai dû choisir, faute de temps. À l'heure où je termine ces lignes, je crois qu'en dehors de **Hierro**, de Gabe Ibanez (Espagne) distribué en Suisse par Frenetic, aucun film de cette section n'a été acheté pour la Suisse. Parmi les non vus :

Rien de personnel, Mathias Gokalp (France) / **Lost Persons Area**, Caroline Strubbe (Belgique) / **Adieu Gary**, Nassim Amaouche (France) / **Sirta la Gal ba (Whisper with the Wind)**, Shahram Ali-di (Irak) / **Altiplano**, Peter Brosens et Jessica Woodworth (Belgique, Allemagne, Pays-Bas) / **Lascars (Round Da Way)**, Albert Pereira Lazaro et Emmanuel Klotz (France) /

Quelques mots sur les trois oeuvres que j'ai vues :

1. HUACHO Alejandro Fernandez Almendras (Chili, France, Allemagne) - 1h29

Tourné avec des acteurs non professionnels, **Huacho** raconte, le temps d'une journée, le quotidien d'une famille paysanne chilienne (les grands-parents, la mère et son fils) qui a du mal à s'adapter au monde changeant et globalisé. Avec un ton proche du documentaire, Almendras nous fait découvrir le fossé entre générations, les grands-parents sont encore proches de la terre, les générations suivantes sont marquées par la société de consommation, leurs désirs vont bien au-delà de leurs moyens. L'enfant est, lui, fasciné par les jeux virtuels et les moyens d'y avoir accès. Selon mon dictionnaire, **Huacho** peut se traduire par *orphelin. sillon ou bâtard*. C'est peut-être "orphelin" qui est le qualificatif le plus approprié pour définir le statut de cette famille de mal-aimés de la société de consommation. Un film à découvrir avec les élèves, sur DVD, sans doute. Il n'est pas (encore ?) acheté.

2. ORDINARY PEOPLE, Vladimir Perisic (Serbie, France, Suisse) - 1h20

Dzoni vient de s'engager dans l'armée. Un jour, il est convoyé en bus, avec son unité, vers une destination inconnue. Tout le film se déroule par une belle journée d'été. Le bus s'arrête près d'un complexe de bâtiments vides, en plein no man's land. Arrivent des civils dans une camionnette, puis un second chargement de civils, puis un troisième : des "ennemis" à exécuter.

Premier long-métrage du Serbe Vladimir Perisic, **Ordinary People**, veut montrer que les soldats qui ont participé à des crimes de guerre sont souvent des gens ordinaires. Peu de dialogues, beaucoup de plans fixes, pas de musique de fond, un silence déchiré seulement par les coups de feu : une fausse quiétude qui laisse toute latitude à la réflexion, celle des personnages qui essaient de s'abrutir dans l'eau-de-vie (sic!) qu'on leur fournit généreusement, et la nôtre. Nous n'apprenons pas grand-chose sur le personnage principal qui hésite d'abord à exécuter les ordres, puis finit par les exécuter docilement. On assiste à sa déshumanisation, l'homme ordinaire est un monstre, il fera même du zèle avec l'une de ses dernières victimes, un jeune garçon qui tente de le regarder dans les yeux. Dzoni est devenu un parfait petit soldat : il obéit sans chercher à comprendre. Le film ne se réfère à aucun événement précis, il prend donc une signification tout à fait universelle : on calme les scrupules possibles des soldats en leur rappelant leur devoir de soldat, en les imbibant d'alcool, et en leur rappelant qu'ils sont impliqués et qu'il vaut mieux pour eux garder le silence. Un film qui aurait sa place dans un cours d'histoire sur les exactions de toute armée. (Le film n'a pas été acheté, à guetter sur DVD.)

3. MAL DIA PARA PESCAR (**Bad Day to go Fishing**), Alvaro

Brechner (Uruguay, Espagne) - 1h40

Tiré d'une nouvelle de l'écrivain Juan Carlos Onetti, **Mal Dia para pescar** raconte les tentatives de come-back d'un ancien champion de catch, malgré des problèmes de santé. Avec son manager, le "Prince" Orsini, Jacob Van Oppen, une brute au coeur d'enfant qui a eu son heure de gloire en Europe, est en tournée en Amérique du Sud. Orsini, hâbleur, menteur, manipulateur, "vend" son poulain sur sa réputation passée, et truque les matches. Mais le champion a vieilli et grossi, son coeur s'est affaibli, et les lendemains ne vont guère chanter. Pour le stimuler, il faut lui jouer des mélodies du passé, comme "Lily Marlène". Ce road movie un peu mélancolique nous montre une relation de force entre deux hommes, l'un vivant de la force physique de l'autre et profitant de son ingénuité. Mais c'est aussi un tandem qu'une forme d'affection unit, l'arnaqueur prenant bien soin de sa bête de foire. Il fera tout pour sauver son champion d'un jeune adversaire à la réputation d'invincibilité.



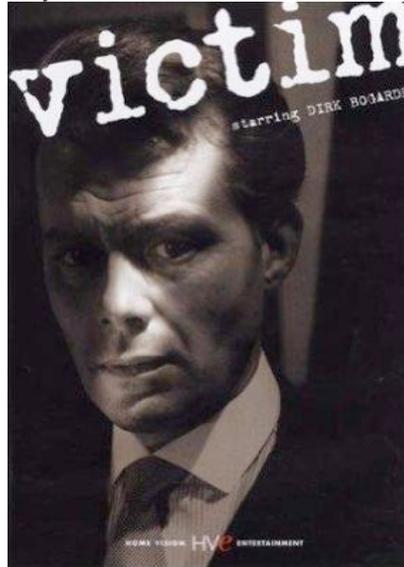
Dans une atmosphère mélancolique et plutôt sombre, des explosions de couleurs (rouges surtout) apparaissent comme autant de soubresauts pour survivre. Toutes les scènes du film tendent vers un ultime duel, préparé, attendu et redouté. De multiples plans de cadrans d'horloges ou de montres expriment le temps qui fuit, le vieillissement, la mort et le danger qui se rapprochent. (Le film n'a pas été acheté pour la Suisse).

SECTION CANNES CLASSICS :

Sur une offre de 24 films, j'en ai vu 4. Ces quatre films sont sortis en Suisse à l'époque, mais ils n'ont pas été déposés. À chercher sur DVD!

1. VICTIM de Basil Dearden, UK 1961 - 1h41

A sa sortie en 1961, *Victim* était l'un des premiers films de fiction anglais traitant ouvertement d'homosexualité, criminalisée et punie par la loi en Grande-Bretagne. Servi par l'interprétation de Dirk Bogarde pour laquelle l'acteur risquait alors sa carrière et sa grande popularité, le film de Basil Dearden joua un rôle non négligeable dans la dépénalisation de l'homosexualité au Royaume-Uni.

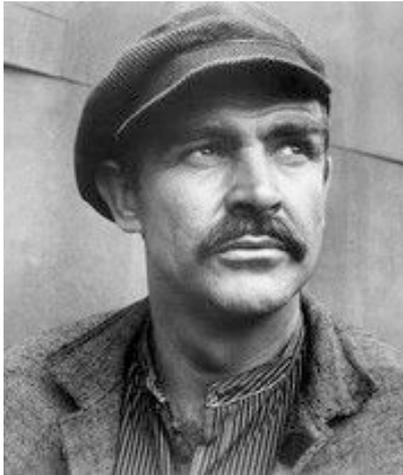


"Boy" Barrett, a été arrêté parce qu'il a dérobé d'importantes sommes d'argent à son employeur. On découvre qu'il a remis cet argent à des maîtres-chanteurs en possession d'une photo compromettante de lui avec Melville Farr, un avocat de renom dont Boy était amoureux. Bogarde interprète cet avocat secrètement homosexuel. Afin de ne pas entacher la réputation de Farr, Boy oppose un silence total aux policiers qui l'ont arrêté et se suicide dans sa cellule plutôt que de parler. Apprenant le geste désespéré du jeune homme, Melville Farr, plein de remords de n'avoir pas répondu aux nombreux appels de Boy, dé-

cide de mener sa propre enquête pour découvrir l'identité des maîtres-chanteurs. Il remonte peu à peu la filière, conscient du fait que non seulement cela lui coûtera sa carrière, mais aussi son mariage. Un magnifique plaidoyer contre la criminalisation de l'homosexualité.

2. THE MOLLY MAGUIRES - TRAITRE SUR COMMANDE de Martin Ritt, US 1970 - 2h04

En 1876 dans les mines de charbon de Pennsylvanie, des milliers de mineurs (la plupart des immigrants) sont exploités de façon éhontée pour les besoins de l'industrie en plein essor : salaires de misère, mesures de sécurité inexistantes, endettement forcé. Le droit de grève est bafoué, les tentatives durement réprimées. Une seule consolation dans leur misère, les actions des "Molly Maguires", société secrète qui venge par la violence les injustices faites aux ouvriers. (Le film est basé sur le livre d'Arthur Lewis, publié en 1964 et qui décrit, pour la première fois, cette bande de terroristes sous un jour plus humain et sympathique que les chroniques de 1876). La police décide alors d'infiltrer le milieu des mineurs et d'anéantir l'organisation. C'est ainsi que James McKennan arrive dans la ville minière d'Eckley, prétendant être recherché pour meurtre, et voulant faire profil bas le temps qu'on l'oublie. Il gagne peu à peu la confiance des dirigeants des Molly Maguires et les guide à leur insu vers le gibet!



Le film a été tourné en 1968 à la seule mine datant du XIXe siècle encore ouverte à Eckley en Pennsylvanie. Elle a été fermée en 1971. Les deux principaux personnages, antagonistes, sont magnifiquement interprétés par Sean Connery et Richard Harris. Ils portent le film dont le scénario est riche et bouleversant. Les scènes dans la mine montrent bien le caractère dangereux et difficile de la vie de ces mineurs au XIXe siècle. Le film livre un éclairage un peu nuancé de cette Amérique, terre généreuse, accueillante, où tout est possible : le rêve américain en prend un sacré coup. On voit ici comment s'est construite cette nation, en exploitant la main-d'oeuvre immigrante et en développant un libéralisme inhumain.

3. AN UNS GLAUBT GOTT NICHT MEHR - DIEU NE CROIT PLUS EN NOUS, d'Axel Corti, Autriche 1982 - 1h49

L'histoire commence en novembre 1938 à Vienne. Au coeur du récit, Ferry Tobler, un jeune Juif qui voit son père abattu sous ses yeux. Les voisins "bien intentionnés" lui conseillent de fuir, le soulageant de ses derniers biens au passage! Sa jeunesse, sa naïveté et sa gentillesse lui permettent à plusieurs reprises d'échapper à l'étau nazi qui se resserre. Il quitte Vienne pour se réfugier à Prague, il y rencontre d'autres proscrits comme lui. Prague devenant inhospitalière, ils vont en Pologne, puis continuent à fuir vers Paris.

Peu à peu, Ferry s'aguerrit, il mûrit, il apprend de tous ceux qu'il rencontre. Lorsque Paris est occupé, il faut gagner la zone libre, Vichy!! Le groupe, toujours plus réduit au fil des morts et des arrestations, essaiera en dernier ressort d'atteindre Marseille et d'y trouver un improbable navire en partance vers la liberté. Cette première partie de la trilogie de Corti s'achève en été 1941 : quelques rares fuyards échappent à leurs poursuivants. Mais où peuvent-ils aller ? Y a-t-il dans ce port un bateau qui les accueillera ?

Étrange et puissant film d'enfermement entre les tenailles du Reich, récit d'une fuite constante, d'espoirs bafoués, et de trahisons. Le film a été tourné en noir-blanc au début des années 1980 et décrit un groupe de personnages représentatifs qui étaient dans la ligne de mire des Nazis et de tous ceux qui ont cru bien faire en se mettant à leur service. Récits de peurs, vilénies, mensonges, mais aussi de sauvetage et de courage. Sous le titre général "**Wohin und zurück ?**", Georg Stefan Troller avait raconté l'histoire de sa propre émigration depuis l'Autriche, de son immigration en Amérique et de son retour en Europe avec les troupes américaines. C'est ce récit que reprend la trilogie de Corti, qui s'étend de 1938 à 1945, dont *An uns glaubt Gott nicht mehr* est le premier volet.

4. THE RED SHOES - LES CHAUSSONS ROUGES, Michael Powell et Emeric Pressburger, UK 1948 - 2h16

On peut parler de musical dramatique : *The Red Shoes* (d'après un conte de Hans-Christian Andersen) évoque le destin tragique de Victoria Page, jeune danseuse de talent, qui rejoint l'un des plus grands corps de ballet dans le monde, la compagnie Lermontov. Son directeur, Boris Lermontov (dans lequel on a vu le pendant de l'intransigeant Serge Diaghilev), devine en elle une grande ballerine, l'engage et lui impose

une discipline de fer... La passion de Lermontov pour le ballet ne connaît pas de sentiment, elle est destructrice, tout comme la passion de Victoria se révélera auto-destructrice.



"Mon père m'a emmené voir ce film en 1950, quand j'avais huit ans, et plus d'un demi-siècle plus tard, me voilà en train de présenter cette magnifique restauration, a raconté Martin Scorsese très ému avant la projection. *Ce qui m'a nourri dans ce film tout au long des années, c'est sa magie. Rien ne résume mieux le mystère de l'obsession de la création que ce dialogue entre Moira Shearer et Anton Walbrook quand il lui demande : "Pourquoi voulez-vous danser ?", elle répond "Pourquoi voulez-vous vivre ?" C'est la même chose pour l'art : on ne veut pas le faire, on doit le faire !*", a conclu Scorsese. **The Red Shoes** est considéré comme LE film de ballet par excellence. Moira Shearer y joue une ravissante rousse, dont le rêve de devenir ballerine se réalise le jour où Lermontov lui fait confiance. Qui mieux est : Lermontov confie à Julian Craster, jeune compositeur inconnu dont il a deviné le talent, la responsabilité des compositions musicales sur lesquelles la compagnie va se produire. Victoria et Julian vont tomber amoureux. Victoria devient la ballerine-vedette, elle peine bientôt à concilier carrière et sentiments, et Lermontov ne lui permet qu'un amour : la

danse. Le conflit s'achèvera tragiquement, les chaussons rouges seront sa perte (le rouge avec sa connotation de passion, de mort et de mal) comme le montre métaphoriquement le conte d'Andersen. Au coeur du film, tourné dans un superbe technicolor, une séquence d'anthologie de 14 minutes de ballet évoquant la danse sans fin de la jeune femme qui ne peut plus s'arrêter de danser : superpositions d'images, fondus enchaînés, multiples décors multicolores et prestigieux, c'est un ballet en tableaux tout simplement magnifiques, avec une caméra toujours en mouvement qui se rapproche parfois de la danseuse pour fixer ses traits, puis s'éloigne d'elle pour la saisir dans l'ensemble du décor, et mettre en valeur la chorégraphie.

LA QUINZAINE DES REALISATEURS

Reste une section dans laquelle nous n'avons jamais pu entrer, (soit parce que la salle est trop petite, soit parce que les curieux sont trop nombreux,) c'est celle qui se déroule dans le Palais Stéphanie : **La Quinzaine des Réalistes**. Pour les films de la Quinzaine, nous vous renvoyons donc aux articles de ceux qui ont pu franchir l'entrée du Palais Stéphanie. Nous pouvons néanmoins vous signaler les films déjà achetés pour la Suisse :

AMERRIKA, de Cherien Dabis a été acheté par **Look Now**. **HUMPDAY** de Lynn Shelton par **Xenix**. **LES BEAUX GOSSES**, de Riad Sattouf, par **Pathé**. **LA PIVELLINA** de Tizza Covi et Rainer Frimmel par **Xenix**. **I LOVE YOU PHILIPP MORRIS**, de Glenn Ficarra et John Requa, par **Frenetic**. **POLYTECHNIQUE**, de Denis Villeneuve, par **Frenetic**.

LE MARCHE DU FILM

Nous avons vu six films du marché, présentés par les maisons de production ou de vente aux acheteurs potentiels, avec lesquels on a bien voulu, à six reprises, nous confondre. Je vais me limiter à deux films en costumes dont la facture m'a impressionnée, l'un parlant de Gengis Khan, l'autre de la comtesse hongroise Erszébet Bathory.

PO VELENIYU CHINGIS KHANA - BY THE WILL OF GENGIS KHAN - THE SECRET OF GENGIS KHAN - d'Andreï Borissov - Russie - avec Eduard Ondar, Stanida Borisova, Oleg Taktarov - 2h

En 2008, nous avons pu voir **Mongol** du réalisateur russe Sergueï Bodrov et en 2009, **Po Veleniyu Chingis Khaana** de son compatriote Andreï Borissov. Les deux films se penchent sur la genèse du grand conquérant, sur son rôle de grand rassembleur des tribus mongoles, et s'arrêtent avant ses grandes conquêtes. Bodrov et Borissov racontent tous deux à peu de choses près comment l'enfant Temüjin, marié très jeune (à neuf ans) à Börte qui sera l'amour de sa vie, devient Gengis Khan, le "souverain océanique".



Le jeune Temüjin a une rude jeunesse : il connaît la faim, les humiliations, l'esclavage, la torture, il doit se défendre de

tous ceux qui veulent sa mort. Mais il est protégé des dieux et vaincra ses adversaires et le sort contraire. Il unifiera les tribus nomades d'Asie de l'est et d'Asie centrale sous l'identité de "tribus mongoles". Ainsi naît la Mongolie. Les deux films s'arrêtent à ce moment de l'Histoire, en 1206. Rien sur les conquêtes destructrices et le vandalisme de Gengis

Khan, ni sur les pillages qui lui permirent d'amasser un trésor défiant l'imagination. Ce film spectaculaire fait honneur à cette figure légendaire, le présentant comme un être au-dessus de l'humain, il est présenté comme indestructible, doué de ressources pratiquement surnaturelles. On ne devine pas vraiment en lui un politique ni un stratège. Les scènes de combat dans les plaines de Mongolie sont d'une violence inouïe, et ces guerriers d'un autre âge ne manquent pas d'impressionner. Un montage souvent nerveux présente une succession de scènes entrecoupée d'ellipses plutôt qu'une narration continue dans le temps. Personnages et costumes font "authentiques", à tel point que nous avons souvent peine à distinguer ces faciès tous très semblables pour nos yeux d'Occidentaux. Les traits épatés de Temüjin enfant sont vraiment ceux que l'on attend chez un enfant mongol. Temüjin adulte a des traits plus occidentaux, presque trop, qui se vendront sans doute mieux sur le marché international!

BATHORY, du Slovaque Juraj Jakubisko, avec Anna Friel, Karel Roden, Hans Matheson, Franco Nero, (République tchèque, République slovaque, Royaume-Uni, Hongrie) 2h18



Le film, s'appuyant sur des documents d'archives, tente de réhabiliter la comtesse hongroise, Erszébet Bathory, épouse de Ferenc Nadasdy, généralissime des troupes hongroises qu'elle épousa en 1575, à l'âge de quinze ans. Bonne épouse et mère dévouée (elle eut cinq enfants dont trois survécurent), la comtesse était immensément riche, plus riche que l'empereur en personne. Elle

vécut dans son palais de Cachitice (cadeau de mariage de son mari), à quelque 100 km de l'actuelle Bratislava. Après la mort de son époux, elle aurait été victime d'un sombre complot visant à la dépouiller de ses immenses biens. Le Palatin Thurzo, qui dirigeait la conspiration contre elle, utilisa la fascination de la Bathory pour une espèce de sorcière-voyante qui ne la quittait pas, les sévices infligés à ses serviteurs (en particulier aux jeunes filles), la découverte de cadavres lacérés dans l'enceinte du château, pour la faire condamner. Selon les sources, elle aurait fait entre 50 et 650 victimes, ce qui lui vaut un article dans le Guinness des Records.

La belle comtesse Bathory, interprétée ici par une comédienne anglaise, n'est plus réduite à une créature sadique obsédée par sa jeunesse et sa beauté et savourant des bains de jouvence dans le sang de jeunes femmes. Elle est cultivée, amie des Lettres et des Arts (le film s'étend sur le long séjour à sa cour du peintre Caravaggio), parle et écrit quatre langues. On lui prête ici le désir de jouer de ses relations et de sa fortune pour s'opposer aux Habsbourg. Elle aurait donc joué un rôle politique qui dérangeait les puissants de Hongrie. Elle aurait été sous la coupe d'une magicienne qui lui concoctait potions et filtres pour soulager ses maux et conserver sa jeunesse, ce qui fut aussi utilisé contre elle.

Julie Delpy, dans son **The Countess** de 2008, reste fidèle à la sanguinaire légende. Le Delpy a été acheté par FilmCoopi et devrait sortir cette année.

C'est fini pour 2009, le joli mois de mai ...

Quels que soient les choix de programme ou les récompenses attribuées, il y aura toujours des esprits chagrins pour les décrier.

Sachez que dès la mi-festival, on donnait **Un Prophète** de Jacques Audiard pour grand gagnant, bien qu'on estimât difficile de couronner un film français deux années de suite (après **Entre les Murs** de Laurent Cantet en 2008). Et sitôt la projection de **Das Weisse Band** achevée, on murmurait que ce film puissamment original et dérangeant pourrait gagner... mais... non... cela ferait copinage donc mauvais genre. Jacques Audiard a eu le Grand prix, Michael Haneke la Palme d'Or. De quoi satisfaire presque tout le monde, sans oublier les prix ex aequo, les récompenses exceptionnelles, les mentions spéciales qui ont prouvé que les choix étaient difficiles, parce que la cuvée 2009 était de haut niveau.

Après 13 jours intenses, après 40 films que j'ai aimés un peu, beaucoup, passionnément, j'essaie de retomber sur terre et de canaliser mes impressions. J'aurais voulu que des films de cinéphiles comme **Vengeance** et **Inglourious Basterds** figurent au Palmarès (scénario, mise en scène, art de la référence, que sais-je ?)! Depuis belle lurette, les distinctions de Cannes vont aux films sérieux, engagés, graves, politiquement corrects (genre **Fahrenheit 9/11** en 2004 de Michael Moore ou des oeuvres de Nanni Moretti ou autres Frères Dardenne...), ce qui élimine d'emblée un **Inglourious Basterds** qui est une folle et divertissante uchronie, et à ce titre, ne semble plus avoir place parmi les oeuvres qui dénoncent la barbarie. Depuis 2001, une oeuvre doit être sérieuse pour être palmable! Il est loin le temps de **Barton Fink** (Joel et Ethan Coen en 1991) ou de **Pulp Fiction** (Quentin Tarantino en 1994)! Merci, Festival 2009, et à l'année prochaine, si tout va bien!

Pour en savoir plus

Le site du Festival de Cannes :

<http://www.festival-cannes.fr/fr.html>

Le site du Jury Oecuménique de Cannes :

<http://www.google.ch/search?hl=fr&q=jury+oecuménique+cannes&meta=&aq=1&oq=jury+oe>

Un site Internet sur la sociologue-philosophe Alice Miller :

http://www.alice-miller.com/livres_fr.php?page=2

Le blog du journal l'Express, *Le Festival vu par Christian Georges* :

<http://blog.lexpress.ch/cannes09/>

JACOB, Gilles : *La Vie passera comme un Rêve*, Ed. Laffont 2009, ISBN-10 2221097399

[Suzanne Déglon Scholer](#), enseignante au gymnase, chargée de communication Promo-Film Ecoles et responsable de la TRIBU des Jeunes Cinéphiles, mai 2009

